



SHARON CULLEN

Le secret de Sutherland

LA FIERTÉ DES HIGHLANDERS

**J'AI
LU**
POUR Elle

AVENTURES & PASSIONS

Le secret des Sutherland

SHARON
CULLEN

LA FIERTÉ DES HIGHLANDERS – 1

Le secret
des Sutherland

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Astrid Mougins*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupouelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

SUTHERLAND'S SECRET

Éditeur original

Loveswept, an imprint of Random House,
a division of Penguin Random House LLC

© Sharon Cullen, 2016

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2018

À mon éditrice, Sue Grimshaw. Ce livre est le produit de notre septième collaboration. Les mots me manquent pour exprimer ma gratitude pour tes conseils et ton inspiration au cours de ces quatre dernières années. Merci, Sue. Ce fut un plaisir et un honneur de travailler avec toi.

Et comme toujours, à ma famille, John, Megan, Nick et Abby.

Remerciements

Toute ma gratitude à Nicholas Fantini, un grand ami de la famille qui a vécu en Écosse et qui, au cours d'une soirée, nous a livré, à mon mari et moi, ses meilleures insultes écossaises. Un grand merci à toi, satané jacobite !

Prologue

Prieuré d'Abernathy, Écosse, juin 1746

— Que fiche Campbell ici ? grogna Colin MacLean. S'il est mêlé à cette affaire, il ne faut pas compter sur moi.

Brice Sutherland le rattrapa par le col de chemise et l'écarta de la porte vers laquelle il se dirigeait. Colin agissait et réfléchissait ensuite. C'était dans sa nature. Or Brice était curieux de connaître le but de cette réunion clandestine, même s'il avait sa petite idée – et celle-ci ne lui disait rien qui vaille.

— Attendons d'abord de savoir ce que Graham a à dire, déclara-t-il.

Quinze jours plus tôt, Brice avait reçu une lettre d'Alasdair Graham, l'un des chefs de clan des Highlands les plus âgés et respectés. Il n'indiquait pas ce qu'il voulait, uniquement qu'il comptait sur sa présence à telle date dans ce prieuré.

Il avait hésité avant de venir. Le moment était mal choisi. D'un autre côté, si Graham réclamait sa présence, c'était forcément important. À son arrivée, il avait été surpris de découvrir qu'une douzaine d'autres lairds avaient été convoqués. Par les temps qui couraient, réunir des chefs des Highlands revenait à jouer avec le feu.

À peine six semaines plus tôt, l'armée jacobite écossaise avait été écrasée lors de la bataille de Culloden. Depuis, les Anglais arrêtaient, emprisonnaient et massacraient tous les partisans jacobites sur lesquels ils parvenaient à mettre la main. Non, ce n'était pas le moment de réunir des chefs, même en secret. S'ils étaient découverts, ils seraient tous exécutés.

Colin s'adossa au mur sans cesser de ronchonner dans sa barbe, une main sur la crosse de son pistolet et le regard rivé sur Iain Campbell, assis sur le côté, le dos au mur. Brice le surveillait également. On ne pouvait jamais faire confiance à un Campbell.

Près de lui, Colin s'agita.

— Sinclair est là, lui aussi, murmura-t-il avec un signe du menton vers l'homme en question.

D'un hochement de tête, Brice salua Evan Sinclair, qui lui répondit de même. Les participants à la réunion formaient un ensemble hétéroclite. Certains avaient soutenu les Anglais ; d'autres étaient jacobites ; d'autres encore, à l'instar de Brice, s'étaient tenus à l'écart du conflit.

— Qu'en penses-tu ? lui demanda MacLean.

— C'est intéressant, répondit Brice.

Colin MacLean émit un grognement de dérision.

Une porte à l'autre bout de la salle s'ouvrit, et tous les présents se tendirent. Nombre d'entre eux posèrent la main sur leur arme. Certains se levèrent, prêts à bondir. Alasdair Graham apparut sur le seuil. L'atmosphère se détendit aussitôt et les hommes se rassirent. Tous observaient, intrigués, le vieux chef.

Il s'approcha de la table dans un silence de plomb.

— Vous vous demandez certainement pourquoi je vous ai tous convoqués aujourd'hui.

Il y eut des murmures d'assentiment.

— Je n'ai pas besoin de vous rappeler que cette réunion doit rester secrète, poursuivit Graham. Si les Anglais l'apprennent... nous savons tous ce qui nous attend.

Il marqua une pause et balaya l'assistance du regard.

— J'ai beaucoup réfléchi avant d'organiser cette rencontre et de choisir ceux en qui je pouvais avoir confiance.

Les jacobites lancèrent des regards noirs aux sympathisants anglais, et inversement.

— Comme vous le constatez, je n'ai pas établi de frontières, poursuivit Graham. Les deux camps de la guerre sont représentés ici. Je compte sur vous tous pour vous comporter avec civisme.

— Il est tombé sur la tête, marmonna Colin.

— Je crois que nous sommes tous d'accord pour convenir que les atrocités commises sur notre peuple par les Anglais ne peuvent plus durer, continua Graham. Nos femmes et nos enfants ont besoin de notre protection. Ils sont violentés et massacrés. Nos hommes sont arrêtés sans raison.

L'un des chefs, Drummond, frappa du poing sur l'accoudoir de son fauteuil en s'écriant :

— Mort aux *Sasannach* !

Son cri du cœur fut salué par des acclamations tonitruantes, la plus bruyante étant celle de Colin.

Graham leva une main pour les faire taire.

— Je ne vous ai pas fait venir pour relancer la guerre, dit-il. Nous n'avons ni les ressources, ni les effectifs, ni les armes pour combattre à nouveau les Anglais. En revanche, nous pouvons tenter de sauver ce qu'il reste de notre Écosse et ceux qui ne peuvent se protéger.

— Qu'attendez-vous de nous ? demanda quelqu'un.

— Que vous soyez des gardiens, des protecteurs, des *Tèarmannair* ; que vous organisiez des patrouilles pour sillonner nos campagnes, non pour affronter les Anglais mais pour veiller sur ceux qui ne peuvent se défendre ou faire entendre leur voix.

Brice ne s'était pas trompé. Il n'avait rien à faire ici. La proposition de Graham nécessitait des effectifs

dont il ne disposait pas et mettrait en danger la vie de ceux qui dépendaient de lui. Bien qu'il admirât l'initiative de Graham, où irait-il chercher des hommes ?

Les chefs de clan murmurèrent leur assentiment. Ils hochaient la tête et échangeaient des remarques entre eux, s'interrogeant sur les régions que chacun protégerait.

— Pourquoi avoir invité un Campbell ? demanda soudain MacLean d'une voix forte.

Le brouhaha cessa aussitôt.

Graham adressa un regard déçu à Colin.

— Campbell a autant à perdre que nous tous si les Anglais poursuivent leurs représailles, répondit-il. Pour une fois, les chefs d'Écosse doivent s'unir contre un ennemi commun au lieu de se battre entre eux pour des querelles futiles.

Ce fut ainsi que virent le jour les Protecteurs, ou les *Tèarmannair*, un assortiment de chefs, alliés et adversaires, amis et ennemis, qui avaient tous juré de protéger leurs compatriotes sans défense et étaient tous habités par la même fierté d'être des Highlanders.

1

Brice et ses hommes étaient encore à deux jours de route de chez eux. Il estimait s'être absenté trop longtemps et avait hâte de rentrer. Comme d'habitude, il avait beaucoup à faire et pas assez de temps pour le faire. Depuis qu'il avait quitté la réunion de Graham, il ne cessait de penser à ceux de ses hommes dont il devrait désormais se passer, les affectant au *Tèarmannair*.

Il aurait aimé discuter du plan de Graham avec Colin si celui-ci n'était pas reparti vers ses terres sitôt la rencontre terminée. Peut-être pourraient-ils se partager la tâche et n'envoyer des hommes qu'à tour de rôle ? Cette option méritait d'être examinée avec son ami.

Son cheval Galad fit brusquement une embardée et renâcla, l'arrachant à ses pensées et le forçant à tirer sec sur les rênes pour ne pas être désarçonné. Il jura dans sa barbe. Ce n'était pas le moment de se laisser déconcentrer, surtout sur ces routes où des soldats anglais patrouillaient régulièrement.

Puis il aperçut ce qui avait effrayé son cheval : un tas de guenilles au milieu de la route. Les poils de sa nuque se hérissèrent, et il leva le poing pour faire signe aux guerriers derrière lui de s'arrêter.

Il lança des regards à la ronde, sortit sa claymore et mit pied à terre. Derrière lui, il entendit ses hommes dégainer leurs épées et armer leurs pistolets.

Il toucha le tas de haillons du bout de sa lame. Ils étaient crasseux, couverts de boue, de sang et d'autres matières qu'il était préférable de ne pas identifier. Ils empestaient, ce qui expliquait sans doute la réaction de Galad. Que faisaient-ils en travers de la route, qui n'en était pas vraiment une mais plutôt un large chemin ?

Lachlan, son second, s'approcha à son tour et examina le tas.

— Ce ne sont que des loques, conclut-il. Poursuivons notre route.

Brice se pencha et tira sur un bout de tissu. Lachlan lâcha un juron, et Brice recula précipitamment. Sous ces haillons, il y avait un corps.

— Par tous les saints ! marmonna Lachlan. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il s'accroupit pour regarder le corps de plus près.

— C'est une femme. Vivante.

Au même moment, Calum, l'un de ses plus jeunes guerriers encore en formation, accourut depuis l'arrière du groupe.

— Des tuniques rouges, milord, déclara-t-il essoufflé. Ils approchent derrière nous.

Pendant que Lachlan ordonnait aux hommes de se cacher derrière les arbres, Brice prit une décision lourde de conséquences. Il souleva le tas de guenilles. La femme ne pesait rien. Il avait connu des chiens plus lourds. D'un claquement de langue, il fit signe à Galad de le suivre et s'enfonça dans la forêt. Il donna une tape sur la croupe de son cheval qui s'éloigna au petit trot, puis s'accroupit derrière un rocher.

Ses hommes se dispersèrent derrière lui, se cachant où ils pouvaient tandis que Brice serrait la femme contre lui. Il se tint prêt à plaquer une main sur sa bouche, au cas où elle se réveillerait quand passeraient les soldats.

Il pria le Ciel que ce ne soit pas un piège. Il n'avait aucune excuse pour se trouver sur les routes,

accompagné de groupe de guerriers. C'était un motif suffisant pour être arrêté par les Anglais.

Il baissa les yeux vers la femme. Son visage couvert de terre était pressé contre son torse. Elle avait un petit nez, des yeux... il n'en savait pas la couleur ni la forme, car ils étaient fermés. Ses sourcils étaient joliment arqués, ses cils blonds et délicats. Sa chevelure emmêlée et crasseuse était d'une teinte indéfinissable. Elle empestait autant que ses chiens après qu'ils s'étaient roulés dans des charognes.

Les soldats anglais apparurent au sommet de la colline, chevauchant en file indienne. Leurs tuniques rouges et leurs boutons en argent étincelants juraient avec les tons doux et ternes de la forêt. Une preuve de plus que les Anglais étaient une verrue sur le paysage écossais.

Ils n'étaient que six. Brice et ses hommes auraient facilement pu les vaincre. À quoi bon ? Pour être traqués par d'autres soldats ? Cela n'en valait pas la peine. Mieux valait les laisser passer.

Les soldats plaisantaient au sujet de femmes avec qui ils avaient été la veille. Leurs propos étaient vulgaires, et leurs descriptions ignobles. L'estomac de Brice se retourna. Bâtards d'Anglais ! Ils s'estimaient supérieurs et se croyaient tout permis.

Il serra les dents, résista à l'envie de poser la femme, de sortir son arme et de jaillir de sa cachette. C'était ce qu'aurait fait MacLean à sa place, une réaction impulsive. Brice n'avait aucune envie de mourir aujourd'hui.

Les soldats passèrent devant eux et s'éloignèrent. Ni Brice ni ses hommes ne bougèrent avant qu'ils ne soient déjà loin.

Lachlan apparut à son côté et contempla la femme avec un froncement de sourcils.

— C'était risqué, observa-t-il.

— Je ne pouvais pas la laisser sur la route. Tu les as entendus. Ils se seraient défoulés sur elle.

— Ils étaient tellement absorbés par leur conversation qu'ils l'auraient piétinée sans la voir, répondit Lachlan avec une mine de dégoût.

Brice hocha la tête. S'il en avait été ainsi, les soldats anglais seraient tous morts à présent.

— Que comptes-tu faire d'elle ? demanda Lachlan.

Brice déposa doucement son fardeau sur le sol. La tête de la femme roula sur le côté, une main retombant mollement sur le tapis de feuilles mortes, l'autre sur son ventre. Elle portait les vestiges d'une robe. Une belle robe.

Dans le style anglais.

Il lança un regard vers Lachlan pour voir s'il l'avait remarqué. C'était le cas.

— Remets-la où tu l'as trouvée, dit-il. Nous n'avons pas besoin de ce genre d'ennui.

Il avait raison. Il ne manquait plus qu'ils soient arrêtés avec une Anglaise qui, de toute évidence, avait été maltraitée.

Brice l'examina de plus près. Les os de ses épaules saillaient sous sa peau. Son cou paraissait trop fragile pour soutenir sa tête. Ses petits poignets délicats étaient couverts de cicatrices boursoufflées, comme si elle avait été menottée. Il en toucha une du bout de l'index, essayant d'imaginer quelle ordure attacherait ainsi une femme.

Il savait la manière dont les soldats anglais maltraitaient les Écossaises. Il n'avait pas imaginé qu'ils infligeraient les mêmes traitements à leurs compatriotes. S'il s'agissait bien d'une Anglaise. D'un autre côté, pour quelle autre raison serait-elle habillée comme une Anglaise ?

Lachlan se redressa et essuya sa main sur son kilt.

— Nous devons repartir, dit-il.

Brice ne pouvait détacher son regard de la femme. Elle n'avait pas bougé. Sans les mouvements de sa poitrine à chaque respiration, on l'aurait crue morte.

— Brice ? insista Lachlan.

— Je sais, je sais, maugréa Brice en reprenant la femme dans ses bras.

Lachlan écarquilla les yeux.

— On ne peut pas l’emmener avec nous ! C’est une *Sasannach*.

— On n’en sait rien.

— Elle porte des vêtements de *Sasannach*. Si ces soldats font demi-tour et nous surprennent avec elle...

— Regarde-la, Lachlan. Elle est moribonde. Je ne peux pas la laisser agoniser ici.

Lachlan contempla l’inconnue. Sa peau pâle, fine comme du parchemin, laissait apparaître ses veines bleutées. Brice sentait son pouls battre dans son cou, faible et irrégulier. Elle n’en avait probablement plus pour longtemps.

— En l’emmenant, tu nous mets tous en danger, lui rappela Lachlan.

— Pars. Prends les hommes et rentrez au château. J’emprunterai un autre chemin.

Lachlan le dévisagea, incrédule.

— Tu n’es pas sérieux ?

L’était-il ? Il regarda la jeune femme, ses traits délicats, ses contusions, ses cicatrices. Une chose était sûre : il ne pouvait la laisser mourir seule au bord de la route. Il connaissait le terrain mieux que quiconque. Il savait où trouver un refuge en cas de besoin.

— Pars, répéta-t-il. Tu perds du temps à discuter.

— Je ne peux pas te laisser aller seul, s’entêta Lachlan. C’est trop dangereux.

Brice arqua un sourcil.

— Tu défies mon autorité ?

Lachlan hésita.

— Non, bien sûr que non, mais...

— Pars, je te dis. Si je ne suis pas rentré dans trois jours, envoie des éclaireurs me chercher. J’emprunterai les chemins les moins fréquentés.

— C’est de la folie, grommela Lachlan.

Brice le regarda droit dans les yeux.

— Des ordures l'ont abandonnée sur la route. S'il s'agissait de ta mère ou de ta sœur, tu voudrais qu'elle meure seule ?

Les deux hommes se toisèrent, puis Lachlan détourna le regard.

— Comme tu voudras, concéda-t-il enfin. Mais si tu n'es pas de retour dans trois jours, je viendrai te chercher moi-même.

Lachlan prit le commandement de la troupe et, après un dernier regard vers Brice, les hommes partirent. Aucun d'eux ne remit en question sa décision, même si certains des plus jeunes l'observaient bizarrement.

Ce ne fut qu'une fois seul que Brice maudit son fichu sens de la chevalerie qui lui faisait prendre en charge cette petite créature. Néanmoins, il avait dit vrai à Lachlan. Seul un scélérat laisserait une femme inconsciente mourir au bord de la route. Il ne faisait que son devoir d'être humain en l'accompagnant sur le dernier bout de chemin qui lui restait avant de rencontrer son créateur.

2

Brice s'enfonça entre les arbres, prenant la direction de ses terres par des chemins détournés où il courrait moins de risques de tomber sur des tuniques rouges. D'une main, il tenait fermement la jeune femme contre lui, dirigeant sa monture de l'autre. Elle n'avait toujours pas réagi. Sa respiration s'était faite encore plus irrégulière et saccadée.

Lorsqu'il commença à faire trop sombre pour continuer d'avancer et que le terrain devint trop dangereux pour les pattes de Galad, il trouva une petite clairière. Il déposa délicatement la femme et regarda ses bras inertes retomber le long de ses flancs.

Il rassembla rapidement assez de bois pour faire un feu qui durerait toute la nuit, approcha la femme de sa chaleur, puis se glissa entre les arbres pour chasser. Les flammes tiendraient à l'écart les prédateurs.

Après avoir tué deux lièvres, il les dépeça et les fit rôtir sur une broche improvisée. Puis il s'assit près de la femme pour mieux l'examiner.

Il avait besoin d'en savoir plus sur elle. Puisqu'elle était inconsciente, il n'avait d'autre solution que de la fouiller. Murmurant des excuses, il palpa brièvement sa robe en lambeaux, cherchant un signe de son identité. Fichtre, elle était vraiment en piteux état...

Légèrement crispé, il remonta sa jupe en sachant que les femmes cachaient souvent des pochettes attachées à leurs sous-vêtements. Il tiqua en voyant ses jambes et ses cuisses. Elle avait perdu ou ôté ses bas et ses jarrettières. Ses jambes nues étaient couvertes de contusions. Certaines ecchymoses étaient aussi grandes que sa paume, d'autres petites comme le bout de son doigt. Il espérait que ce n'étaient pas des empreintes de main.

Ses pieds enflés étaient couverts de sang séché. Elle semblait avoir marché longtemps pieds nus. Ses jupons n'étaient plus que des lambeaux retenus à sa taille, aussi crasseux que le reste de sa tenue. Elle ne portait aucune pochette. En dépit de l'état déplorable de la robe, il pouvait voir qu'elle avait été taillée dans une étoffe de qualité. Peut-être avait-elle été détrous-sée avant d'être abandonnée sur le bord de la route ? Cela n'expliquait pas les plaies sur ses poignets et ses chevilles, ni son état de malnutrition. Bien qu'il ne comprît pas pourquoi les Anglais auraient emprisonné l'une des leurs, cela faisait longtemps que leurs agissements ne l'étonnaient plus.

Il rabattit ce qu'il restait des jupons et de la jupe sur ses jambes, ôta sa cape et la recouvrit en prenant soin de glisser ses mains glacées sous le vêtement chaud. Même s'il doutait qu'elle survivrait jusqu'au matin, il extirpa une couverture de sous sa selle et en découpa plusieurs bandelettes. Il en trempa une dans un ruisseau, puis nettoya le sang séché sur ses pieds, révélant tant d'écorchures et d'entailles qu'il grimaça. Il enveloppa délicatement ses pieds dans les bandelettes.

Malgré la proximité du feu, elle se mit à trembler. Il posa une main sur son front. Il était brûlant. N'étant pas guérisseur, il ignorait si c'était à cause de la fièvre ou des flammes.

Il la souleva légèrement et la prit sur ses genoux, l'enveloppa dans ses bras. Tel un chaton, elle se

blottit contre lui avec un petit soupir. Il fronça les sourcils. Mieux valait ne pas s'attacher à elle. Compte tenu de son état, elle n'en avait plus pour longtemps. Son seul but était de ne pas la laisser mourir seule.

D'une main il tournait la broche, de l'autre il tenait la femme. Les grondements de son estomac lui rappelèrent qu'il n'avait rien avalé depuis le matin.

Il s'efforça de réfléchir au projet de Graham, mais ne cessait de baisser les yeux vers la femme. Qui était-elle ? D'où venait-elle ? Avait-elle une famille ? Quelqu'un s'inquiétait-il pour elle ? La cherchait-on ?

Toutes ces questions le menaient dans une même direction. Si on le découvrait avec elle, il était perdu. Qu'advierait-il alors à ses gens ?

Lachlan avait raison. Il aurait mieux fait de la laisser là où il l'avait trouvée. Les Anglais l'auraient peut-être vue et emmenée avec eux.

Il poussa un soupir agacé. Regretter son geste ne l'avancait à rien. Maintenant qu'il l'avait emmenée avec lui, il ne pouvait plus faire marche arrière.

Il mangea d'une main, tout en gardant un œil sur elle. Il avait espéré que l'odeur de la viande cuite la réveillerait. Ce ne fut pas le cas.

Il s'étendit sur le sol devant le feu et la serra contre lui. Les pieds de la femme lui arrivaient au-dessus des chevilles et sa tête était nichée sous son menton. S'il faisait abstraction de son odeur épouvantable, c'était une position plutôt confortable. Quand avait-il tenu une femme dans ses bras pour la dernière fois ?

C'était son épouse, des années plus tôt. Il ne voulait pas penser à elle et chassa rapidement cette image de sa tête.

Il fut réveillé en sursaut par un coup de genou dans ses parties intimes, et une douleur intense lui coupa le souffle.

— Ouille ! gémit-il en se tenant l'entrejambe.

La femme se tortillait en gémissant. Il resserra ses bras autour d'elle.

— Chut, chut ! Tout va bien...

Elle se débattait, mais elle était si faible qu'il le sentait à peine. S'il la lâchait, elle risquait de rouler dans les braises.

— *Na biodh sgàth ort.* N'ayez pas peur. Vous êtes en sécurité.

Peine perdue. Elle continua à se contorsionner en émettant de petits gémissements et des grognements d'animal blessé.

Puis il comprit qu'elle n'essayait pas de se libérer. Elle faisait un cauchemar. Sous ses paupières closes, il voyait ses yeux rouler dans leurs orbites. Sa bouche était ouverte dans un cri silencieux. Il la serra contre lui, coinçant ses mains contre son torse tout en répétant encore et encore :

— *Na biodh sgàth ort.*

Elle finit par se fatiguer, à moins que ses paroles de réconfort ne se soient insinuées dans son rêve, car elle cessa de s'agiter. Il eut un pincement au cœur en voyant des larmes tracer des rigoles sur ses joues sales.

— Qui êtes-vous ? murmura-t-il.

Toujours inconsciente, elle ne répondit pas.

Le pouls de Brice reprit un rythme normal et la douleur entre ses cuisses s'atténua. Il finit par se rendormir. Lorsqu'il se réveilla, elle dormait la joue écrasée contre son cœur et une main sur son bas-ventre, dangereusement près de sa virilité. Il se redressa rapidement, l'enveloppa dans sa cape et la couverture, puis leva le camp.

Il chevaucha toute la journée, ne faisant des haltes que pour répondre aux besoins de la nature. Son bras était endolori à force de la tenir, et il la changeait régulièrement de position. Il s'arrêta longtemps après la nuit tombée et monta à nouveau le camp. Il lui restait du lièvre de la veille, qu'il mangea froid.

Il était surpris : il avait cru qu'elle serait déjà morte. Elle respirait toujours et, même, respirait mieux.

Elle n'avait toujours pas repris connaissance et n'avait gémi qu'une ou deux fois. La veille, elle avait été totalement inerte. Aujourd'hui, son corps était parfois agité de soubresauts et de frissons, comme si elle sortait lentement d'un profond sommeil. Il commença à penser qu'elle survivrait peut-être, ce qui déclencha en lui une nouvelle anxiété. Que diable faire d'elle dans ce cas ?

Après avoir dîné, il immergea un morceau de viande dans une tasse d'eau, fit chauffer le tout, mangea la viande puis approcha la tasse de bouillon de la bouche de la femme.

— Essayez d'en avaler un peu, l'encouragea-t-il.

Elle pinça les lèvres. L'avait-elle entendu ?

— Allez, ne soyez pas têtue. Buvez.

Elle tourna la tête. Il suivit son mouvement avec la tasse et parvint à lui faire avaler quelques gouttes. Elle déglutit. Il essaya encore et, peu à peu, lui fit boire la moitié du bouillon. Durant tout ce temps, il lui parla en gaélique et en anglais, espérant qu'elle comprenait au moins l'une de ces langues.

Ils s'installèrent pour la nuit puis, quelques heures plus tard, elle le réveilla à nouveau en gesticulant et se débattant. Comme la veille, il l'apaisa en la tenant contre lui et en murmurant des paroles de réconfort.

Elle ouvrit brusquement les yeux et le regarda. Ils se figèrent tous les deux.

Puis elle hurla.

Il plaqua une main sur sa bouche et roula sur elle pour l'immobiliser. Mince, des Anglais patrouillaient peut-être dans les parages !

— Chut, taisez-vous donc ! Vous voulez alerter tout le monde ?

Écrasée sous lui, elle roulait de grands yeux affolés. Il sentait son cœur battre à toute allure contre sa poitrine.

— Je ne vous veux aucun mal. Vous m'entendez ?

Elle ne donna aucun signe d'avoir compris, se contentant de le dévisager d'un air terrorisé.

— Si j'ôte ma main, vous crierez à nouveau ?

Comme elle ne réagissait pas, il répéta sa question en gaélique. Sans plus de succès.

Il retira lentement sa main. À son grand soulagement, elle ne cria pas. Bon sang, il avait bien failli avoir une attaque ! Il ne restait plus qu'à prier qu'aucune tunique rouge n'ait entendu son hurlement.

Elle s'écarta de lui en gémissant. Elle tournait la tête d'un côté puis de l'autre, se demandant probablement où elle était.

Brice l'observa. Il leva les mains pour lui signifier qu'il n'avait aucune mauvaise intention. Cela ne l'apaisa pas. Elle recula précipitamment sur ses talons.

Brice la rattrapa par la cheville.

Eleanor rampa dans la poussière pour s'éloigner du barbare accroupi devant elle. Elle lançait des regards frénétiques autour d'elle, prise de panique.

Une grande main se referma autour de sa cheville, ses doigts s'enfonçant dans ses ecchymoses. Elle battit du pied pour se libérer et essaya de crier. Aucun son ne sortit de sa gorge.

Il lui parlait. Elle ne pouvait l'entendre, par-dessus les battements assourdissants de son cœur. Elle ne pensait qu'à fuir. Courir. S'échapper.

Il la traîna vers lui et elle gémit. Oh non, non, non ! Ça ne peut pas recommencer !

Elle enfonçait les coudes dans la terre, tentant de résister. Il était beaucoup trop fort. Il la tira vers lui sans que cela lui coûte le moindre effort.

— Calmez-vous. Vous allez tomber dans le feu.

Cette fois, elle l'entendit. Lançant un regard derrière elle, elle se rendit compte qu'elle se tenait dangereusement près des flammes. Bien qu'une chaleur intense lui brûlât le dos, elle ne bougea pas. Brûler vive était encore préférable à ce que cette brute avait en tête.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix grave avec un fort accent écossais. D'où venez-vous ?

Elle suffoquait tellement qu'il lui aurait été impossible de répondre. Non pas qu'elle en ait l'intention.

Elle avait appris depuis longtemps que le silence était encore sa meilleure défense et sa seule protection.

L'homme baissé devant elle semblait très grand. Et large d'épaules. Doux Jésus, ses cuisses étaient énormes ! Son expression était si féroce qu'elle osait à peine remuer un cil. Il plissait le front, l'air furieux. Ses cheveux châtain retombaient en vagues désordonnées sur ses épaules massives. Ses yeux bleus la fixaient avec une lueur mauvaise.

Comme si cela ne suffisait pas, il portait un kilt ! Que Dieu lui vienne en aide... Elle croyait avoir échappé au pire et se retrouvait à présent dans une situation guère plus enviable. Elle regarda autour d'elle dans la clairière. Il n'y avait personne d'autre. Ce pouvait être positif ou négatif. D'un côté, il pouvait faire d'elle ce qu'il voulait, personne n'en saurait rien. De l'autre, elle n'avait pas affaire à une bande de barbares qui pourraient la violer à tour de rôle.

Les doigts se resserrèrent autour de sa cheville, attirant à nouveau son attention sur lui.

— Je m'appelle Brice Sutherland, comte de Dornach, chef du clan Sutherland. Je vous ai trouvée inconsciente au milieu d'une route. Que s'est-il passé ?

En se remémorant comment elle était arrivée sur cette route au fin fond de l'Écosse, sa vue se brouilla. Elle croyait avoir versé toutes les larmes de son corps des mois plus tôt. Apparemment, il lui en restait quelques-unes. Cela ne plut pas au barbare, qui jura et ordonna :

— Non, vous n'allez pas vous mettre à pleurer !

Elle n'y pouvait rien, les larmes coulaient le long de ses joues. Elle se mit à trembler. Il parut décontenancé.

Il la lâcha soudain et se releva lentement. Elle s'efforça de masquer sa stupeur. Il était effectivement immense. Vu depuis le sol, on aurait dit un géant ; il paraissait plus grand que les arbres. Elle se redressa péniblement en position assise en grimaçant

de douleur. Seigneur, chaque parcelle de son corps lui faisait mal...

— Rapprochez-vous du feu, vous êtes glacée, dit-il.

Il ramassa une cape sur le sol et la drapa autour de ses épaules. Le vêtement sentait la fumée, l'homme et le cheval. Surtout, il était si chaud. Au point qu'elle trembla de plus belle. Quand avait-elle eu chaud la dernière fois ? Elle ne s'en souvenait même pas.

Elle contempla les flammes, puis s'approcha lentement du feu tout en surveillant l'inconnu du coin de l'œil. Elle resserra les pans de la cape autour d'elle, voulut étaler le bas de sa robe en lambeaux sur ses pieds, et découvrit qu'ils avaient été bandés. Elle lui lança un regard surpris. Était-ce lui ? Naturellement : qui d'autre ? L'une des dernières choses dont elle se souvenait était ses pieds en sang. Elle avait redouté que sa chair à vif attire les prédateurs et que ces derniers viennent lui ronger les orteils.

Il s'assit à son côté sur le sol, assez près pour qu'elle perçoive son odeur. Il sentait comme sa cape, ce qui n'était pas désagréable. C'était même réconfortant.

Elle se détendit légèrement tout en observant ses mains, prête à les esquiver si elles s'approchaient d'elle. Ce pouvait être un piège. Peut-être cherchait-il à l'amadouer avant de bondir sur elle. Elle contempla la lisière au-delà des flammes et frissonna. Elle avait passé assez de nuits cachée derrière les arbres pour savoir que le feu était l'endroit le plus sûr pour le moment, même avec cet homme étrange à son côté.

La chaleur l'assoupissait et elle sentait ses paupières s'alourdir. Elle s'efforça de garder les yeux ouverts. S'endormir en présence de ce barbare était trop dangereux. Une petite voix en elle se mit à rire. Quand elle était inconsciente, elle avait été seule avec lui un bon moment et était toujours entière. Une autre voix, plus forte, lui intimait de rester vigilante et prête à prendre ses jambes à son cou. Elle devait fuir. Ce fut la voix qu'elle choisit d'écouter.

Ses épaules étaient tellement contractées qu'elles étaient douloureuses. Elle avait mal partout.

— Dormez un peu, lui recommanda-t-il. Je monterai la garde.

Elle le dévisagea, incrédule. Il s'imaginait qu'elle le croirait sur parole ? Pas question. Elle devait rester éveillée, prête à courir.

Tu crois pouvoir distancer cet homme ? se dit-elle. Il connaît probablement tous les sentiers, les moindres pierres, les moindres arbres des environs. Tu es fichue, Eleanor.

Elle lutta à nouveau contre l'envie de pleurer. C'était ridicule. Les larmes ne servaient à rien.

— Je vous garantis qu'il ne vous arrivera rien.

Elle poussa un soupir sceptique, et il arqua un sourcil.

— Quoi, vous ne me croyez pas ?

Elle hésita, puis fit non de la tête.

— Voilà deux jours que vous êtes sous ma protection, indiqua-t-il. Je vous ai cachée des Anglais. Je vous ai tenue contre moi pendant que nous nous enfoncions dans la forêt pour échapper aux soldats. Je vous ai nourrie.

Elle se remit à trembler. Il l'avait cachée des soldats anglais ? C'était donc qu'ils la cherchaient. Sa peur panique revint en force, lui coupant la respiration. Ils étaient à ses trousses. Cet homme avait beau affirmer qu'elle ne craignait rien, elle ne serait plus jamais en sécurité.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

Elle ouvrit la bouche, non pour lui répondre mais pour le remercier. Aucun son n'en sortit. Elle essaya encore. Rien à faire. Quand avait-elle parlé pour la dernière fois ? Elle ne s'en souvenait pas. Elle avait cessé de parler lorsqu'elle avait compris que tout ce qu'elle disait ne lui valait que des coups.

— Il est tard, dit l'homme. Une longue route nous attend demain. Il faut dormir.

Incrédule, elle le vit s'allonger sur le sol et fermer les yeux. Bientôt, sa respiration devint profonde et régulière. Il semblait profondément endormi.

Elle s'écarta de quelques centimètres, puis attendit en l'observant. Sa respiration ne changea pas. Ses yeux remuaient sous ses paupières. Il semblait rêver. Elle espéra que ses rêves étaient plus agréables que les siens.

Elle s'éloigna encore un peu. Lorsqu'il ne réagit toujours pas, elle se redressa lentement en position accroupie sans le quitter des yeux. Ses pieds protestèrent. Toutefois, ils lui faisaient moins mal. Elle pouvait marcher. Elle n'avait pas d'autre choix.

Il remua en grognant, et elle se figea. Tous ses muscles tremblaient. La voix dans sa tête lui hurlait de courir.

La petite partie de son cerveau encore rationnelle luttait contre cet instinct de fuite. Devait-elle rester auprès de cet étrange barbare, ou s'enfoncer dans la forêt où les Anglais étaient peut-être tapis ?

Elle se leva. Elle fit un pas en arrière vers la lisière en grimaçant de douleur, puis retint son souffle. Un autre pas, puis un autre. Ses genoux flageolaient, ses jambes menaçaient de céder à tout instant. Elle continua néanmoins à se rapprocher de la forêt et à s'éloigner de Brice Sutherland.

Elle se revit vaguement marchant sur la route sur laquelle il l'avait trouvée, titubant de fatigue jusqu'à ce qu'elle soit incapable de faire un pas de plus. Ses forces l'avaient brusquement abandonnée. Elle ne se souvenait de rien d'autre.

La même sensation revint et elle implora son corps de continuer à la porter. Elle refusait d'être à nouveau captive, que ce soit des Anglais ou de cet homme. Elle préférait mourir plutôt que d'être emprisonnée.

Elle pivota et s'élança vers les arbres. Elle fit trois pas et tomba à plat ventre, l'impact faisant

s'entrechoquer ses dents. Elle se releva péniblement, fit un autre pas. Elle s'effondra à nouveau.

Prenant appui sur ses mains, elle tenta de se redresser. Son corps refusait de lui obéir. Elle retomba face contre terre en laissant échapper un sanglot. Elle ferma les yeux, s'attendant au pire.

— Revenez donc près de la chaleur.

De grandes mains la soulevèrent et, avant qu'elle n'ait pu réagir, elle se retrouva blottie contre le torse incroyablement large de son ravisseur. Il la porta à nouveau près du feu et la déposa délicatement sur le sol. Il s'assit près d'elle et se contenta de la regarder.

Elle se recroquevilla sur elle-même, le menton rentré, attendant qu'il la frappe. Comme le coup ne venait pas, elle lui lança un regard. Il l'observait toujours, les coudes négligemment posés sur les genoux, ses mains pendant mollement entre eux. En contemplant ces dernières, elle imagina les dégâts qu'elles provoqueraient fermées en poings. Elles étaient écorchées et couvertes de cicatrices.

Il saisit une assiette à côté de lui et la lui tendit. Elle la regarda sans comprendre.

— C'est un lièvre que j'ai attrapé hier, expliqua-t-il. Il est un peu sec, mais encore mangeable. Allez-y, prenez-le.

Elle le dévisagea, incrédule. Ses yeux étaient d'un bleu brillant. Dans une autre vie, elle les aurait trouvés très beaux.

Elle allongea lentement le bras et accepta l'assiette. Saisissant un morceau de viande, elle le fourra dans sa bouche. Elle l'avalait sans même le mâcher, puis en prit un autre sans le quitter des yeux, s'attendant à ce qu'il lui reprenne l'assiette pour la narguer.

Elle savait ses manières déplorables et s'en souciait peu. Elle n'avait rien avalé depuis des lustres et, bien que la viande soit froide et dure, elle n'avait jamais rien mangé d'aussi délicieux. Elle fourra un nouveau morceau dans sa bouche avant même d'avoir avalé